

AVANT-PROPOS

Naïm Khader a-t-il été un prophète du peuple palestinien ? Le mot est lourd de sens et on n'en use pas à la légère. Avec le recul, à la lecture des événements qui se sont inscrits dans le destin de ce peuple depuis l'assassinat de son représentant, dans une avenue de Bruxelles, il y a vingt ans, le mot paraît juste. Du grec *prophanai*, il signifie : « dire d'avance ». L'émergence de la cause palestinienne dans l'opinion belge et européenne, Naïm Khader avait su tout à la fois en discerner la nécessité, en préparer la possibilité, en expliquer la justification, en convaincre les acteurs, en mesurer les risques d'échec. Et, finalement, y exposer sa vie.

Vivant aujourd'hui encore, il serait assurément déçu. Mais sa déception serait, sans doute, à la mesure de la réserve avec laquelle il aurait accueilli, voici huit ans à Oslo, la réconciliation entre Israéliens et Palestiniens. Une réconciliation dans laquelle il avait pourtant toujours voulu espérer parce qu'elle était, à ses yeux, la clé de la paix. Lui qui savait regarder au-delà de l'immédiat aurait perçu très vite les pièges qui s'ouvriraient sous les pas de Rabin et d'Arafat alors même que le monde

entier applaudissait leurs poignées de mains. Aurait-il pour autant refusé de tendre la sienne ? Certainement pas. Il avait trop conscience de la désespérance et de l'impatience du peuple palestinien pour lui contester le moindre souffle d'espoir. Mais il savait aussi que, de quelque camp qu'il se revendique, l'extrémisme refuse l'acte courageux du dirigeant, cherche à éliminer celui qui prend le risque de la paix, tellement plus dangereux que celui de la guerre, est toujours prêt à verser de l'huile sur le feu alors même qu'il s'éteint. Il aurait été attristé mais sans doute pas surpris par le nouvel enlèvement, aujourd'hui, de sa Palestine natale dans une violence dont elle avait semblé se sortir. Il ne se serait pas contenté de déplorer ce qui n'aurait été, pour lui, qu'un accident de l'histoire. Il aurait cherché dans les tragiques réalités du présent les raisons et les moyens de bâtir un avenir différent. La situation des Palestiniens en 2001 est pire qu'il y a vingt ou trente ans. À l'époque, il n'était pas désespéré. Il l'aurait peut-être été aujourd'hui. Mais il aurait continué d'avancer.

Naïm avait-il le pressentiment de devoir mourir jeune ? Il a vécu sa courte vie sans traîner en chemin mais sans brûler les étapes. On reste pourtant fasciné face au destin du gamin palestinien qu'il fut, tapant pieds nus sur un ballon fait de chiffons dans son village de Zababdeh et reçu, trente ans plus tard, aux quatre coins du monde, par chefs d'État et ministres. Entre ces deux images, s'inscrivent trois décennies de travail acharné, d'obstination intelligente, de soif d'une justice dont le peuple palestinien était, est toujours l'un des plus privés.

Le mot prophète possède aussi une dimension religieuse. S'agissant de Naïm Khader, celle-ci ne doit pas être écartée. Était-il inspiré par Dieu dans son combat pour les Palestiniens ? Non dans le sens d'un Moïse ou d'un Mahomet. Oui, dans la mesure où sa religion, le christianisme, implique la justice et l'amour du prochain pour règle de vie. Il aurait pu être prêtre. Il a choisi de porter ailleurs la force qu'il aurait consacrée à ce sacerdoce. Avec la même rigueur, la même foi, la même disponibilité que celui qui se met au service de Dieu et donc des hommes. Lui s'est mis au service des

hommes. Et donc de Dieu. Sans ostentation, dans l'intimité d'une conscience qu'il avait aussi discrète que convaincue de ce qui lui paraissait son devoir.

Naïm était un réaliste. Sa perception aiguë de la réalité ne l'empêchait pourtant pas de rêver mais elle le préservait des idéologies factices. Elle ne lui interdisait pas d'être intransigeant quand il le fallait et tolérant lorsque l'intransigeance ne débouchait sur rien. Il usait de la politique mais se méfiait de ceux qui en abusent. Il la savait un passage obligé, ouvert à toutes les dérives. Sur ce chemin-là, il ne s'est jamais éloigné du quotidien des siens, ses frères palestiniens dont il avait eu la chance de pouvoir devenir l'avocat, l'interprète, le héraut, avant d'en devenir un héros. On ne donne pas sa vie pour une cause sans héroïsme, celui de tous les jours. Et cette vie, il l'a donnée durant toute sa vie. En bravant jusqu'au bout et en connaissance de cause les extrémismes des deux camps pour lesquels il prêchait la réconciliation. En consacrant d'abord vingt de ses jeunes années à l'étude d'un droit indispensable, il le savait, au combat contre les injustices. En optant volontairement pour un mode de vie modeste lui permettant d'aider les moins chanceux qu'il considérait comme les plus méritants, là-bas en Palestine comme dans sa Belgique d'adoption.

De cette Belgique et des Belges, Naïm Khader fut un connaisseur qui honorait l'une et les autres. Il avait su discerner dans nos caractères frondeurs, dans notre attachement aux racines, dans nos refus de toute violence, dans notre souci du consensus, ces qualités qui nous apparaissent trop souvent comme des défauts. Des qualités dont il voulait s'inspirer pour construire un État à l'aune du peuple palestinien dont la ressemblance avec le peuple belge ne cessait de le frapper. Il savait mieux que personne que, seul parmi les Arabes, les Palestiniens ont su accepter les religions à travers l'acceptation du christianisme et fonder ainsi une tolérance rarissime au Moyen-Orient. Il s'était attaché à connaître les Belges comme il avait le souci de ne rien ignorer de tous ses interlocuteurs. C'était sa manière de convaincre que de se mettre, chaque fois, à la place de celui qui devait être convaincu. Son charme, son

charisme, cette chaleur humaine qui rayonnait avant même qu'il ne prononce le premier mot naissait d'un mélange de patience et de respect de l'autre. Il disait à Bernadette, la compagne de sa vie et de sa lutte : « Si je peux faire un kilomètre avec quelqu'un, je fais un kilomètre. Si je peux en faire dix, j'en fais dix ». Il n'a cessé de marcher avec les autres.

Européen, Naïm Khader l'était. Plus que la plupart des Européens, y compris, trop souvent, ceux qui font métier de l'être. Parce qu'il venait de la Méditerranée qui lui avait été un berceau, il traçait pour l'Europe des horizons que ses responsables discernaient rarement. Il voulait la voir manifester la largeur de vue qu'elle n'osait afficher, le courage qui lui manquait, la fierté dont l'absence de confiance la privait. Mais cette Europe-là, telle qu'elle était, enlisée trop souvent dans son mercantilisme et sa sujétion à l'Amérique face au bloc soviétique, il la respectait et l'admirait. La réconciliation franco-allemande, qu'il avait étudiée de près, lui était devenue un modèle pour celle dont il projetait la conclusion en Palestine. Si les peuples européens, après tant d'années de massacres, d'aveuglement et d'intolérance, muselant tout esprit de vengeance, avaient réussi à faire la paix, y compris celle des cœurs, les peuples du Moyen-Orient pouvaient en faire autant. Dans le respect de soi et de l'autre. Il y fallait la volonté d'aller vers l'autre, de l'écouter, de lui parler, de le connaître, de le reconnaître, de lui montrer ce qu'il refuse de voir, de le comprendre autant que de lui faire comprendre. La méconnaissance est source de peur et, donc, de haine. Il en était persuadé à une époque où, au Moyen-Orient, peu l'étaient.

Prophète, il le fut aussi pour ses frères arabes. C'est eux qu'il dut convaincre d'abord de dialoguer avec les Européens à l'heure où la crise pétrolière poussait à ce dialogue. Il savait se faire leur avocat auprès d'une Europe dont il avait bu la culture avec le lait de l'école. Il savait aussi les persuader qu'ils ne pouvaient espérer jouer à nouveau un rôle du côté du vieux continent sans renoncer à leurs phantasmes d'un autre âge, ceux des fanatismes et des exclusions. Il n'avait de cesse de leur démontrer que le bon droit n'était pas l'apanage de leur

camp et que refuser de répondre à la bonne volonté qui se manifestait aussi dans l'autre camp relevait de l'aveuglement, pire du suicide. Avec Bichara, son frère de sang et de combat, il s'est toujours efforcé de concilier justice du possible et utopie, c'est-à-dire le possible qui n'est pas encore réalisé.

Le jour de la mort de Naïm Khader, l'un de ses meilleurs amis en Belgique, Marcel Liebman, déclara qu'il avait été la victime des extrémismes entre lesquels il avait voulu jeter un pont. Dans les guerres, les ponts ont toujours été les premiers objectifs à détruire. Parce que ceux-ci sont les voies de la paix. Parce qu'ils permettent aux hommes de se rencontrer, de confronter leurs idées, de croiser leurs cultures. Lui avait réussi à conserver un double ancrage culturel. Dans sa discothèque, on trouvait Bach, Mozart, Beethoven mais aussi Mahalia Jackson et Ray Charles, Oum Koulsoum et Fairouz, Brel et Beaucarne, des voix bulgares et des carillons de Belgique. Sur les rayons de sa bibliothèque, Henry Kissinger voisinait avec Raymond Aron, Mahmoud Darwich avec Rainer Maria Rilke, Pierre Mertens et Frédéric Kiesel, avec Marie Gevers, Raymond Devos avec Ronny Coutteure, Tintin avec Black et Mortimer. Il avait lu des dizaines d'ouvrages sur l'histoire des juifs, les persécutions dont ceux-ci avaient été les victimes en Europe, l'antisémitisme qui y avait régné au cours des siècles et qu'il voulait comprendre.

L'homme respirait aussi cet humour qui est le plaisir de l'intelligence et la pudeur des sentiments. Son rire n'était ni cruel, ni cynique. Il naissait du spectacle du ridicule. Il dénotait un énorme appétit de vivre que ses interlocuteurs percevaient tout de suite. Il avait le regard à la fois sombre et lumineux, le sourire parfois ironique. Sa voix d'une douceur chaude trahissait une détermination absolue mais aussi une extrême sensibilité. Les femmes le trouvaient séduisant. Il était séducteur parce qu'il alliait le charme à l'intelligence, l'attention à la tolérance. Et personne n'échappait à cette séduction-là. Elle était celle d'un homme accroché à ses convictions, courageux parce que conscient de ses peurs, révolté dès l'enfance par toutes les injustices. Celle faite à

son peuple, il avait résolu de la combattre et en avait fait sa cause. Une cause sans laquelle, affirme Rafiq Khoury, l'ami de toujours, des hommes comme lui ne peuvent vivre. Mais pour laquelle ils doivent parfois mourir.

Bruxelles, 23 avril 2001

Remerciements

Merci à Bernadette et à Bichara pour avoir revécu, à travers leurs souvenirs, les moments de bonheur et les autres.
Merci à Chawki Armali, Moaz et Terry el Azem, Michèle Cédric, Claude Cheysson, Tjil Declercq, Jean Delfosse, Jean-Pierre Dubois, Michel et Nicole Dubuisson, Willy Estersohn, Pierre Galand, Pierre Grech, Françoise Gueur, Michel Khleifi, Rafiq Khoury, Adeline Liebman, Anne-Marie Lizin, Albert Mabille, Nicole Malinconi, Pierre Mertens, Marcel Pirard, Paul Ramadier, Jean Salmon, David et Simone Susskind et Georges Widart pour leurs témoignages et leurs documents.
Merci à Christine et Christian pour leur précieuse relecture.
Merci à Monique pour son attention et sa patience.

À sa mémoire